

UN
COUP D'ŒIL TRAGIQUE
ou
LE BUREAU DE POSTE

Tous les pays, toutes les villes du monde, ont un trait caractéristique qui leur est particulier. La spécialité de la ville de Valton était la conversation. Je veux parler de cette espèce de conversation que définit ainsi le dictionnaire de Johnston : « Entretien sur ce qui ne nous regarde pas. »

Chacun savait ce que chacun faisait et un peu plus. Manger, boire, promener, dormir, agir, tout cela était, de gré ou de force, bien du public. Un secret était chose inconnue à Valton, et le plaisir de parler y surpassait tous les autres plaisirs.

On racontait, entre autres, que mistress Mary Smith, unerespectable vieille dame, qui jouissait d'une rente viagère et vantait toujours l'élégance de son antichambre et de son boudoir, invita, certain jour, quelques amis à dîner. On s'accorde à dire que la première demi-heure avant le repas, quelquefois si lourde à digérer, se passa fort agréablement. Les fenêtres de mistress Smith donnaient sur le marché, et pas une épaule de mouton ne pouvait le quitter sans le contrôle des yeux de ces dames; l'extravagance ou la ladrerie des acheteurs fournissait d'ailleurs, un thème abondant et varié à la critique et à la conversation.

Toutefois, en dépit des commentaires sur les volailles de M. A...,

sur le rond de bœuf de M^{mo} B..., le temps commençait à paraître long, et les hôtes de mistress Smith calculaient que leur faim croisait en raison inverse de leur curiosité. Ils attendirent, ils attendirent encore ; enfin, la cruelle vérité se fit jour... dans son empressement à étudier, avec ses convives, les éléments des dîners de ses voisins, mistress Mary Smith avait oublié de commander le sien!...

Vers le milieu du mois de mars, un événement inattendu mit toute la ville en émoi. Un étranger était arrivé à Valton et descendu à l'hôtel du Cerf-Blanc. A part cela, il n'y avait rien de bien remarquable dans cet étranger. C'était un homme d'un âge mûr, d'un extérieur respectable ; la plus minutieuse investigation (et je laisse à penser avec quel soin cette investigation fut faite), ne put découvrir en lui quelque chose d'extraordinaire. Il fut démontré, par preuves certaines, qu'il se levait à huit heures, déjeûnait à neuf, mangeait deux œufs et un morceau de lard rôti, s'asseyait ensuite à sa fenêtre, lisait un peu, écrivait un peu, et regardait beaucoup sur la route. Après quoi il allait se promener, revenait à la maison, dînait à cinq heures, fumait deux cigares, lisait le *Morning-Herald* (car le courrier n'arrivait que le soir), et enfin se couchait à neuf. Rien de plus régulier et de moins exceptionnel que ses habitudes ; mais quel motif l'avait amené à Valton ? C'était là l'extraordinaire.

Il n'y avait point aux alentours de la ville de sources ferrugineuses ou alcalines renommées pour la cure de tous les maux, point de ruines dans le voisinage, laissées là exprès pour les antiquaires et les pics-nics, point de beaux points de vue, qu'on se fait, comme pour la musique, un cas de conscience d'admirer. Aucun homme illustre n'était né ou enterré dans le voisinage, il n'y avait ni courses de chevaux, ni assises de justice, en résumé, il n'y avait « rien ». Il n'y avait pas même l'été; ainsi ce n'était ni l'air, ni le climat qui avait attiré l'étranger.

Son nom était M. Williams, mais là s'arrêtaient les données. Silencieux et réservé comme m'était, il n'était pas probable qu'on sût rien de plus sur lui par lui-même. « Les conjectures, comme le dit Shakespeare, épuisèrent le monde et en imaginèrent de nouveaux. »

Quelques-uns supposaient qu'il était poursuivi par ses créan-

ciers, d'autres, qu'il avait commis un faux ; celui-ci suggérait qu'il s'était échappé d'une maison de fous, celui-là, qu'il avait tué quelqu'un en duel, mais tous s'accordaient à dire que rien de bon, de légitime et d'honnête ne l'amenait à Valton.

A la fin de mars, une triade de commères était réunie dans son sanctuaire, le bureau de poste. Les affaires de Valton et celles de la nation étaient discutées pêle-mêle, les journaux étaient dépouillés de leurs couvertures, et pas une lettre ne passait entre leurs mains sans céder une portion de son contenu. Mais, cette fois-là, toute l'attention était concentrée sur l'une d'elles adressée à : John Williams, esq., au Cerf-Blanc, Valton. La lettre fut immédiatement comprimée dans les longs doigts de mistress Mary Smith, d'affamante mémoire. La grasse petite hôtesse du Cerf-Blanc s'efforçait d'y jeter un coup d'œil et se haussait sur la pointe des pieds, tandis que la directrice du bureau de poste, dont la curiosité se masquait sous une apparence de dignité officielle, élevait vers le pli confié à ses soins, une main suppliante, anxieusement préventive de tout acte de violence.

Le billet était parfaitement clos et écrit d'une main crispée et presque illisible. Tout d'un coup, le regard de mistress Mary Smith devint plus fixe, son coup d'œil perçant avait réussi à déchiffrer une phrase... presque aussitôt la lettre échappa de sa main ! « Oh ! le monstre !... » articula avec effort la curieuse terrifiée. L'hôtesse et la directrice s'arrachèrent le terrible billet, et réussirent également à lire les lignes suivantes : « Nous parlerons de la chose demain à dîner ; mais je suis fâché que vous persistiez à empoisonner votre épouse, l'horreur de ce crime est trop grande ».

Elles ne purent articuler une syllabe de plus, mais ce qu'elles avaient lu était lugubrement significatif. « Il me dit, à moi, glapit l'hôtesse, qu'il attend un monsieur et une dame à dîner... oh ! l'infâme ! songer à empoisonner une dame au Cerf-Blanc, et sa femme encore... Je voudrais bien voir que mon mari m'empoisonnât ! — Ici notre hôtesse devint tout à fait personnelle dans son indignation. — « J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de suspect dans cet étranger ; ce n'est pas pour rien qu'on vient habiter un endroit où personne ne vous connaît », observa mistress Mary Smith.

« J'ose dire, riposta la directrice, que Williams n'est pas son

vrai nom. » — «Ce que je sais bien, interrompit l'hôtesse, c'est que Williams est un nom de potence ; ce fut un Williams qui mit à mort la famille de Mary, un autre Williams étouffa ses pauvres chers enfants, et j'ose dire qu'il est de leurs parents; mais venir au Cerf-Blanc !... Ce n'est pas un coupe-gorge pour y commettre de tels crimes, c'est ce que je peux lui dire, il n'empoisonnera pas sa femme dans ma maison, il sera mis dehors cette nuit même; je veux lui porter — moi-même — la lettre! »

— « Seigneur, Seigneur, je suis perdue, si on vient à savoir que nous regardons dans les lettres ! », s'écria piteusement la directrice, qui pensa dans son cœur qu'elle aurait mieux fait de laisser M. Williams empoisonner sa femme à son loisir. Mistress Mary Smith aussi, réprouvait toute mesure violente ; la vérité est qu'elle ne se souciait pas d'être mêlée à l'affaire; une femme comme il faut possédant une antichambre et un boudoir, était plutôt honteuse d'être si intimement liée avec l'hôtesse et la directrice. Il semblait vraiment que la pauvre mistress Williams allait être abandonnée à son malheureux destin.

« Le meurtrier s'en ira ! » se dit l'aubergiste le lendemain matin, comme il montait sur son poney pie, qui avait vu un monde de service, et il s'empressa d'aller trouver M. Crampton, le magistrat chargé de la police de la ville.

Ayant eu soin d'éclaircir leur jugement au moyen de bonne eau-de-vie, l'hôte et sa femme avaient délibéré, bien après l'heure des fantômes, sur la ligne de conduite qu'il conviendrait le mieux de suivre pour préserver la vie de l'infortunée mistress Williams. Le résultat fut qu'il fallait aller quérir la force publique, et saisir le coupable à la table même qui devait devenir le théâtre de son crime. M. Williams avait ordonné de faire une soupe pour le dîner, c'était la première fois que cela lui arrivait, — il pensait évidemment qu'il pourrait plus facilement glisser le poison dans le potage; après quoi il était sorti. — « Et vraiment, il a l'air d'un homme qui a quelque chose sur la conscience », se dirent l'hôte et l'hôtesse, en regardant M. Williams qui se promenait de long en large d'un pas tranquille et lent. Deux heures arrivèrent, et avec elles une chaise de poste d'où sortirent... ce n'était que trop vrai, un monsieur et une dame. La pitié de l'hôtesse redoubla; une si jolie créature! elle

n'avait pas seulement dix-neuf ans! — « Je vois ce qui en est, pensa-t-elle, le vieux scélérat est jaloux. » Tous ses efforts pour attirer les regards de la jeune femme furent vains, le dîner fut servi, et les trois convives se mirent à table.

L'hôtesse du Cerf-Blanc regardait alternativement, comme la sœur Anne, à la fenêtre pour voir s'il ne venait rien, à la table pour voir s'il ne s'y passait rien. A sa grande terreur, elle observa que la jeune dame portait une cuillerée de soupe à ses lèvres! Incapable de se contenir plus longtemps, elle s'écria d'une voix étranglée en saisissant sa main : — « Pauvre chère innocente, cette soupe est empoisonnée!... » Tous se levèrent dans un désordre qui fut rapidement augmenté. Un grand tumulte se fit entendre dans le corridor, tout un détachement de la milice fit irruption dans la salle, et deux soldats, saisissant chacun un des bras de M. Williams, le garrottèrent sur son siège.

— « Je suis heureux, madame, dit le gros petit magistrat tout en gesticulant, d'avoir été choisi du ciel pour être l'humble instrument qui doit préserver votre vie de funestes projets qui font la honte de l'humanité. » Après quoi M. Crampton fit une pause résultant de trois choses qui lui manquaient à la fois ; les mots, l'haleine et les idées. — « Ma vie? » articula la dame ébahie. — « Oui, madame, les voies de la Providence sont insondables ; la vaine curiosité de trois parseuses commères a été tournée en bien. » Et l'éloquent magistrat procéda en détail à la narration du minutieux examen auquel la lettre avait été soumise, mais quand il en vint à ces terribles paroles : « Nous parlerons de la chose demain à dîner, mais je suis fâché que vous persistiez à empoisonner votre épouse, l'horreur de ce crime est trop grande », il fut interrompu par les éclats de rire du monsieur inconnu, de la dame et du prisonnier lui-même. Cet accès de gaieté fut suivi par un autre jusqu'à ce qu'il devint contagieux, et les sergents de ville eux-mêmes commencèrent à rire.

— « Je puis tout expliquer, interrompit à la fin le visiteur. M. Williams est venu ici pour chercher la tranquillité si nécessaire pour les travaux de l'esprit; il compose actuellement un mélodrame intitulé *l'Epouse*. M'ayant soumis son dernier acte, j'ai fait des objections à l'empoisonnement de son héroïne. Cette jeune dame est

ma fille, nous allons aux bains de mer, et M. Williams n'est marié qu'aux Muses seulement. » Le magistrat, déconcerté, branla la tête et murmura quelques mots qui voulaient dire que le théâtre était quelque chose de bien immoral.

« Vous avez fait une erreur complète, mon cher monsieur, dit M. Williams. Maintenant notre soupe est froide, mais notre digne hôtesse nous fait rôtir des pigeons ainsi que des côtelettes que vous voudrez bien partager avec nous. Après quoi je suis prêt à vous lire *l'Épouse* dans l'espoir de votre approbation ou tout au moins de votre indulgence. » — Ainsi fut fait, et c'est avec la même espérance que je dis adieu à mes lecteurs.

RENÉ DE COLVAZOU.

(Imité de l'anglais, de miss E. Landon.)